

Il y a 110 ans, l'armée allemande occu

Le 20 septembre 1914, les troupes du Kaiser entrent dans la capitale belge. Dix mille Allemands s'y établiront jusqu'à la fin du conflit. Ils chercheront à contrôler la ville et le pays au prix d'une répression sévère. Voici à quoi ressemblait le Bruxelles de la Grande Guerre.

PASCAL MARTIN

Le 4 août 1914, les troupes allemandes pénètrent sur le territoire de la Belgique, violant sa neutralité. Ainsi commence la Première Guerre mondiale. Elle durera quatre ans.

Le choc est d'une violence inouïe. Une dizaine de jours suffisent à l'envahisseur pour neutraliser les forts de Liège. Un front mouvant prend alors deux directions opposées. D'une part, l'ennemi lamine les dernières poches de résistance pour foncer droit vers l'ouest et affronter l'armée française dans ce qui deviendra la bataille des Frontières. De l'autre, il se lance aux trousses de l'armée belge qui reflue vers Anvers. Le siège de la cité portuaire commence le 28 septembre et se termine le 10 octobre. Les Belges n'ont d'autre choix que de se retirer sur l'Yser et d'inonder sa plaine pour ralentir la progression de l'ennemi. Le gouvernement De Broqueville s'établit à Sainte-Adresse, près du Havre. Le roi Albert I^{er} installe ses quartiers à La Panne, aux côtés de ses troupes.

C'est dans ce contexte que le 20 août 1914, les Allemands font leur entrée à Bruxelles sans coup férir. Ils vont transformer la capitale en un socle de haut commandement, en un vaste hôpital pour les blessés du front et en un lieu de repos pour soldats permissionnaires.

Le bourgmestre Adolphe Max a bien tenté d'amadouer l'ennemi. Ce même 20 août, il s'est rendu à la place Dailly, flanqué de deux échevins et du secrétaire communal, pour rencontrer le commandement allemand et essayer de

négoier. L'entrevue a été glaciale, mais courtoise. Le bourgmestre a rappelé l'accueil que sa ville a donné à Guillaume II quatre ans plus tôt et a invité ses interlocuteurs à envoyer un télégramme pour lui demander de garder ses casques à pointe hors de la ville. En vain.

Moritz von Bissing, le « demi-singe »

Durant les quatre ans qui vont suivre, trois gouverneurs généraux vont se succéder : Kolmar von der Goltz (1914-1915), Moritz von Bissing (1914-1917) et Ludwig von Falkenhausen (1917-1918). Le second, le général von Bissing, sera cordialement détesté par la population en raison de la répression exercée. Traité de « demi-singe » en raison de sa barbe longue et drue, accusé de considérer la Belgique comme une « colonie », il sera baptisé le « maître des esclaves » lorsqu'il fera déporter vers l'Allemagne des hommes au chômage. Von Faulkenhausen, qui fermera la marche, est l'oncle d'Alexander von Falkenhausen, le futur gouverneur militaire de la Belgique et du nord de la France pendant la Seconde Guerre mondiale.

L'installation complète des commandements et des administrations dans la capitale belge a pris plusieurs semaines, pour s'achever vers la fin octobre 1914. La structuration des forces d'occupation est devenue de plus en plus visible. Les civils ont suivi. Environ 10.000 Allemands vont ainsi vivre à Bruxelles durant la Grande Guerre, ce chiffre montant à 15.000 si l'on inclut les faubourgs. Parmi eux, des fonctionnaires, des infirmières, des secrétaires, des che-

minots et des employés de la Poste. Il faut les loger. Des maisons belges seront réquisitionnées.

L'ennemi est désormais comme chez lui. Depuis Bruxelles, il peut gouverner et contrôler le pays, à l'exception de la zone de combat où résiste l'armée belge. La capitale devient le siège du gouverneur général de la Belgique et de l'administration militaire et civile allemande. Mais aussi du département de la politique avec son bureau de la presse (qui faisait fonction de ministère des Affaires étrangères) et du département des banques dédié au contrôle de la Banque nationale et des institutions bancaires privées.

Ces institutions se situent pour la plupart dans le quartier de la rue de la Loi, de la rue Ducale et de la rue Lambert. C'est ainsi que des guérites aux couleurs de l'Empire y apparaissent, comme un peu partout dans la ville. Au croisement de la rue Royale et de la rue de la Loi ou devant la Maison des Brasseurs, sur la Grand-Place, pour ne citer que ces exemples. À côté de la troupe, des policiers allemands veillent au grain. Ils portent une large plaque « Polizei » en cuivre sur la poitrine, plaque qui évoque les bouteilles de liqueur, d'où le surnom que leur donnent les Bruxellois de « rhum-cognac » ou de « cassis-cognac ».

1917, la séparation administrative

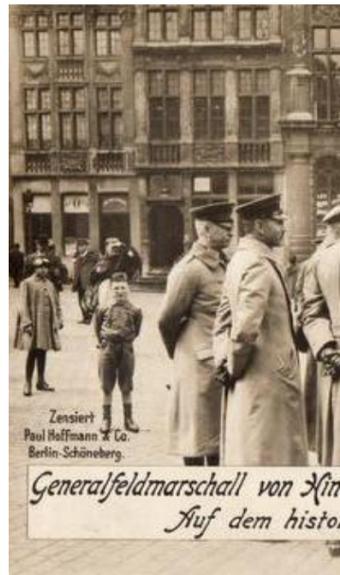
En 1917, la répression va *crescendo* au fur et à mesure que les échecs militaires se multiplient sur le front. L'occupant se raidit et instaure la « séparation administrative », divisant l'administration civile entre Bruxelles pour la Flandre et

Namur pour la Wallonie. La « Flamenpolitik » vise à exploiter et à exacerber les divisions linguistiques et culturelles entre les Flamands et les Wallons afin d'affaiblir le sentiment national. Parallèlement, les Allemands intensifient les réquisitions de biens et la déportation de travailleurs wallons vers le Reich pour soutenir l'effort de guerre. Namur, en tant que centre administratif, est un point de coordination pour ces activités.

Mais ce sera en pure perte. En novembre 1918, la messe est dite. Alors que la guerre touche à sa fin, Bruxelles devient un théâtre de tensions internes entre les Allemands eux-mêmes. La révolution qui, en Allemagne, conduit à la chute du Second Empire et à l'instauration de la République de Weimar, s'invite dans la capitale belge où des combats opposent les loyalistes aux soldats insurgés.

Bruxelles n'a gardé que de rares traces de ces quatre années d'occupation. Probablement parce que les Allemands ont investi des immeubles abandonnés sans destructions majeures une fois la fin de la guerre actée. Il n'est donc pas évident de se faire une idée de ce que pouvait être le Bruxelles de la Grande Guerre.

Il existe en revanche de nombreuses photographies et cartes postales de l'époque. L'historien et spécialiste de la présence allemande à Bruxelles en 1914-1918 Rainer Hilterman les possède pratiquement toutes. Ses connaissances nous ont permis d'établir ce petit guide d'une ville sous la botte (cf. ci-dessous). Il commence au 6, rue de la Loi, entre la station de métro Parc et le cabinet du Premier ministre.



repères Parcours de l'Occupant da

P.M.A.

L'essentiel des structures de commandement militaire et civil allemand se trouvait dans l'hypercentre de Bruxelles. Le point central en était le parc Royal et les rues adjacentes.

1 La Kommandantur

Elle est sise au 6, rue de la Loi. C'est le centre névralgique de l'administration militaire allemande - il le redeviendra un quart de siècle plus tard, durant la Seconde Guerre mondiale. La Kommandantur supervise l'occupation et veille au contrôle de la ville. Ses structures s'étendent jusqu'à la rue de Louvain, de l'autre côté du bloc d'immeubles.

« La Kommandantur, le siège du commandant de place de Bruxelles à l'hôtel du ministre de l'Intérieur, rue de la Loi 6, devient le synonyme de l'oppression allemande et on parlait des « maîtres », des « argoussins » et « de la gent » de la Kommandantur », écrit Rainer Hilterman (1).

Pendant l'occupation, l'autorité belge est quasiment inexistant à Bruxelles. Si certains ministères (Intérieur, Poste...) fonctionnent encore, ils sont sous surveillance allemande. Les façades des bâtiments administratifs occupés par l'ennemi affichent ses symboles et ses drapeaux pour signifier sa mainmise.

À quelques mètres du 6 rue de la Loi, le palais de la Nation accueille la Chambre des représentants, lieu du pouvoir législatif, un des socles de la démocratie. Les Allemands y ont installé des tribunaux militaires. Tout un symbole. Les salles du Sénat, habituellement réservées aux débats politiques, accueillent désormais des procès. Les condamnés à mort sont exécutés au Tir national. « Cette utilisation illustre la transformation radicale des institutions belges sous l'occupation »,

souligne Rainer Hilterman.

En face, de l'autre côté de la rue de la Loi, le parc de Bruxelles est transformé en camp militaire dès le début de l'occupation. Il abrite des soldats et du matériel, y compris une station essence.

Quant au théâtre du Parc, un des établissements culturels majeurs de Bruxelles, il est transformé en foyer pour la soldatesque. On s'y repose, on y lit, on y assiste à des conférences ou à des réunions religieuses. Ce lieu de détente est important pour maintenir le moral d'une troupe relativement âgée, qui reste à l'arrière du front.

Névralgique, ce quartier est bien sûr placé sous haute sécurité. La zone qui s'articule autour de la rue de la Loi et de la rue Royale est cadennassée par les autorités allemandes dès le début de l'occupation. L'accès en est restreint. Il faut obtenir un laissez-passer pour y entrer. La mesure vise à maintenir un contrôle strict sur les mouvements autour des points névralgiques de l'administration impériale.

Des scouts allemands sont présents en nombre important à Bruxelles, aux côtés des militaires. Ils jouent un rôle dans l'administration et la sécurité. Bien qu'ils ne soient pas armés, ils aident à maintenir l'ordre. Un scout a ainsi empêché l'évasion d'un prisonnier de la Kommandantur, ce qui lui a valu une décoration. « Cela montre que même les jeunes étaient intégrés dans l'effort de guerre allemand et participaient activement à l'occupation », commente Rainer Hilterman.

2 Rue de Louvain

L'actuelle Maison des parlementaires, située rue de Louvain, abrite entre 1914 et 1918 le siège de la direction générale militaire des Chemins de fer et de la Linienkommandantur, le commandement militaire local chargé de superviser et de